

Avant-propos

Les mots sont comme la surface d'une eau profonde
Wittgenstein, *Carnets* 25/05/15

L'étude proposée dans ce livre est concernée par *le sens des mots* et pose directement le problème de l'autonomie de ce sens. Il s'agit d'une étude sémantique, dont l'objet empirique est constitué par les contrastes, plus ou moins fins, qu'un analyste observe entre des énoncés. Ce qui est difficilement compréhensible, voire même dicible, sera la cible privilégiée de cette recherche, car ce sont surtout les tensions dans l'interprétation qui sont révélatrices du fonctionnement des mots.

Les mots sur lesquels l'étude se focalise sont désignés dans la littérature linguistique par le terme de *connecteurs pragmatiques*. Ce sont des conjonctions, des locutions adverbiales, des adverbes ou des interjections dont la fonction est de signifier une relation (d'où le terme de connecteur), relation qui s'établit entre des entités linguistiques ou contextuelles (d'où le terme de pragmatique). La perspective d'analyse est doublement comparative : l'analyse se centre sur les contrastes entre énoncés avec et sans connecteurs et sur les contrastes entre énoncés avec des connecteurs intégrant une même classe sémantique. Les retombées d'une telle analyse concernent avant tout la manière dont on peut concevoir les relations de discours, c'est-à-dire les relations qui se tissent entre les différentes unités d'un discours.¹ L'étude des connecteurs en tant

¹ Nous n'aborderons pas dans cette étude tout ce qui relève de l'identification, du découpage, de l'organisation des unités du discours. Ces questions sont un des points centraux d'une recherche en cours sous la direction d'Eddy Roulet sur

que foyers autonomes de sens donne un éclairage tout à fait particulier à ces relations.

La revendication sémantique de cette recherche peut à première vue sembler paradoxale dans la mesure où il est question d'énoncés, de relations de discours, de connecteurs, objets prototypiques de l'analyse du discours ou de la pragmatique. Ce paradoxe se résout si on admet que l'approche sémantique préconisée ici définit un type d'analyse et non un objet d'étude. La bipartition entre une linguistique de la phrase, domaine traditionnel de la syntaxe et de la sémantique, et une linguistique du discours, domaine de l'analyse du discours ou de la pragmatique n'est pas pertinente pour ce projet. Le choix d'une approche sémantique traduit donc la manière dont on s'approprie ces objets, les propriétés que l'on cherche à mettre en avant. Il s'agit de faire ressortir les caractéristiques stables de leur potentiel sémantique, ce qui n'est pas déformable par des paramètres extralinguistiques, en d'autres termes tout ce qu'il peut y avoir d'invariant dans les indications sémantiques que ces objets supportent. C'est en cela que l'étude s'intéresse au sens des mots et à l'autonomie de ce sens. Car nous partons de *l'a priori* selon lequel ces objets, tout en relevant du domaine de l'analyse du discours ou de la pragmatique, sont vecteurs d'indications sémantiques stables, explicitables par des représentations univoques.²

l'organisation du discours dans le cadre d'une approche modulaire. Nous renvoyons à (Roulet 1999) pour un dernier état de cette recherche et à (Berrendonner 1990 et Rossari 1996) pour une étude portant spécifiquement sur l'identification et les propriétés des unités discursives. Le terme d'unité est ici simplement utilisé pour désigner toute séquence linguistique suffisamment autonome pour pouvoir être interprétée comme partie intégrante d'un discours dans un certain contexte. Par exemple, la séquence « le beau » n'est pas une unité faisant partie d'un discours dans un environnement comme « As-tu vu le beau spectacle », car il n'est pas possible de construire un contexte permettant de l'interpréter comme une entité autonome. Par contre, la séquence « beau » dans un environnement dialogique comme : « Comment as-tu trouvé le spectacle ? » « Beau » est une unité faisant partie d'un discours, celui-ci même constitué par le dialogue. Le terme de « relations de discours » désigne les liens qui soudent ces unités comme parties intégrantes d'un même discours, en l'occurrence dans notre exemple il désigne la relation entre les deux unités du dialogue. Toutefois, cette étude se centrera sur les relations monologiques, *i.e.* sur les relations entre unités d'une même intervention au sens de (Roulet *et al.* 1985).

² L'adoption d'une approche sémantique pour l'analyse de faits qui relèvent du traitement de l'information dans le discours est déjà revendiquée dans (Kleiber 1990) à propos des marqueurs anaphoriques : « La tendance actuelle des études

La nature des indications sémantiques dont les connecteurs sont les vecteurs est une question qui n'a pas fini d'être discutée dans les études en sémantique et en pragmatique. Depuis Frege (Frege 1892/1994) on s'interroge sur le genre de contribution que ces marqueurs apportent à la phrase. La nature particulièrement labile de ces items vient de leur aptitude à enrichir le sens de la phrase sans pour autant sembler en affecter les conditions de vérité. Grice cherche à capturer cette spécificité par le concept d'implicature conventionnelle. « Les connecteurs de contenu », c'est-à-dire ceux qui ont l'aptitude de donner des indications sur la manière dont il faut interpréter le contenu d'un énoncé et non seulement sa force illocutoire ou énonciative (à savoir des conjonctions comme *donc, parce que, mais, pourtant*) véhiculent des propositions impliquées conventionnellement. Ces propositions ont la particularité d'être convoquées par des indices linguistiques (en l'occurrence les connecteurs) et de pouvoir être fausses sans dommage sur la valeur de vérité de la phrase qui les convoque. Ainsi la proposition impliquée conventionnellement par *therefore*, dans la phrase *He is an Englishman ; he is, therefore, brave* est « its being the case that his being brave is a consequence of (follows from) his being an Englishman » et la fausseté de cette proposition n'affecte pas la vérité de la phrase qui l'implique (cf. Grice 1989 : 25 et ss.). Les autres hypothèses envisagées sont issues des réserves que suscite la notion même d'implicature conventionnelle. Pour rendre compte de la non incidence de ces marqueurs sur la valeur de vérité des phrases, Wilson et Sperber préfèrent abandonner toute possibilité de leur associer une valeur conceptuelle, comme la conséquence, la cause, le contraste, valeur dont on ne peut faire l'économie si on adopte la notion d'implicature conventionnelle, pour leur associer une fonction strictement procédurale, (cf. Wilson et Sperber 1993). Ainsi, si ces items ne contribuent pas à la valeur de vérité des phrases, c'est parce qu'ils contraignent uniquement la phase inférentielle de l'interprétation en indiquant le type de procédure inférentielle que

qui décrivent les processus d'interprétation référentielle est d'accroître de plus en plus la partie pragmatique en montrant que les référents sont retrouvés beaucoup plus qu'on ne l'a dit par des calculs inférentiels mettant en jeu le contexte d'énonciation et le savoir partagé que par des règles fixes attachées aux expressions qui livreraient quasi mécaniquement ces référents. (...) La légitimité de telles approches n'est pas à mettre en doute, bien au contraire. Elles comportent toutefois un risque, celui de céder à l'excès contraire en minimisant le rôle sémantique propre à chaque marqueur. » (241).

le destinataire est censé convoquer pour accéder à l'interprétation de l'énoncé. Plus récemment, Rieber remet en cause la distinction entre signification conceptuelle et signification procédurale sur laquelle se fondent Sperber et Wilson. Il attribue à ces marqueurs une valeur performative indirecte qui conjugue une indication procédurale et conceptuelle, (cf. Rieber 1997). Il associe ainsi à *but* la convocation d'une proposition telle que *I suggest that this contrast*. Son analyse n'est donc pas très éloignée de celle basée sur la notion d'implicature conventionnelle de Grice.

En résumé, l'analyse de Sperber et Wilson nécessite le fait d'accepter le *distinguo* net entre signification conceptuelle et signification procédurale et celle de Rieber et Grice celui d'accepter l'idée de propositions convoquées par implicature conventionnelle. Aucun de ces deux *a priori* ne va de soi. Le récent article de Bach expose très clairement toutes les difficultés que pose la notion d'implicature conventionnelle, (cf. Bach 1999). On est donc encore loin de voir se profiler une thèse unifiée sur la question de la nature de la signification qu'il faut associer aux connecteurs.

L'approche sémantique revendiquée dans ce livre reste à la marge de cette question. Ce qu'elle cherche à faire ressortir, ce sont les répercussions que l'emploi de ces marqueurs a sur les suites linguistiques qui l'entourent. Ce sont donc leurs aptitudes à exercer des contraintes stables, *i.e.* établies par le code même, sur un environnement linguistique qui nous intéressent.

Pour justifier le choix d'une approche sémantique pour décrire les connecteurs pragmatiques, je rappellerai d'abord trois points fondamentaux, qui fixent le cahier des charges de la sémantique contemporaine en tant que discipline de la linguistique.³

Le premier point a trait à la détermination du sens des entités lexicales. Le propre de la sémantique est d'associer aux entités du lexique une dénotation dont la teneur varie sensiblement en fonction du type de l'entité. On sait par ailleurs que la dénotation sémantique n'épuise pas les phénomènes d'interprétation. Le contexte, pris comme l'ensemble des données de la situation, est partie intégrante de l'interprétation, à savoir de l'accès au sens.

³ Pour une présentation des tâches respectives de la sémantique et de la pragmatique, je renvoie aux deux articles d'introduction aux deux premiers numéros de la *Revue de Sémantique et de Pragmatique* de Cadiot et Nemo (cf. Nemo et Cadiot 1997a et b).

Cette dichotomie amène naturellement la question de la dissimilation du sémantique et du contextuel dans la détermination du sens des entités lexicales.

Le second point a trait aux phénomènes de variation entre langues. Par exemple, un encodage semblable ne conduit pas nécessairement à la même dénotation. Ainsi, en italien et en français, les prépositions *en* et *in*, comme les termes *somme* et *somma*, ont des formes semblables et des significations très proches, mais leur composition pour construire les connecteurs *en somme* et *insomma* donne lieu à des divergences sensibles de dénotation : la fonction des deux connecteurs *en somme* et *insomma* est très différente. Ces faits empiriques alimentent les hypothèses relatives à la question du non-ajustement entre langues, aussi proches soient-elles structurellement et formellement.

Le troisième point a trait à l'usage de la langue en contexte, c'est-à-dire au discours. La mise en perspective de la langue en discours pose la question des représentations du monde et des stratégies de mises en relations de ces représentations (raisonnement, argumentation, inférence) qui sont manifestées dans le discours.

C'est par rapport à ces trois problématiques que se sont développées les théories du sens en linguistique. Vis-à-vis des deux premiers points, la sémantique a implicitement adopté l'idée d'une ontologie interne propre à des langues et à des familles de langues, ce qui veut dire que l'on considère les langues comme proposant une certaine représentation du monde, dont les subtilités ont particulièrement été étudiées dans le domaine de la quantification et de l'aspect. En revanche, les modes de mise en relation des représentations avec le contexte sont restés le parent pauvre des études sémantiques, qui ont eu tendance à se défaire sur d'autres disciplines, comme la logique, la psychologie cognitive ou l'intelligence artificielle.

Cette situation est en train de changer, parce que la sémantique s'intéresse de plus en plus aux représentations que la langue donne des parcours inférentiels.⁴ L'idée, à l'origine de la mise à l'écart de la sémantique dans ce domaine, selon laquelle il existe une

⁴ Cet intérêt ne se manifeste pas que par la recrudescence des travaux sur les connecteurs et les anaphores, mais aussi par des travaux qui s'attaquent directement à la description de formes linguistiques mimant le raisonnement, comme les syllogismes, (cf. Anscombe 1990).

division du travail simple entre le code linguistique et des mécanismes inférentiels indépendants de la langue, a sérieusement été remise en cause par des travaux récents dans différents courants de recherches en sémantique et pragmatique.⁵ L'affinement de la typologie des langues et des modèles en sémantique oblige à nuancer fortement cette idée. Les formes linguistiques sont sans doute des intermédiaires, mais elles se révèlent beaucoup plus complexes que ce que les courants pragmatiques avaient supposé.

Cette prise de conscience a eu une double conséquence sur les théories linguistiques. D'une part, elle a conduit à une remise en perspective de la description linguistique, qui n'apparaît plus comme une accumulation de phénomènes de détails, mais comme une clé d'accès à la représentation. D'autre part, elle a forcé à repenser de manière plus complexe l'articulation entre les formes (le code) et les processus non linguistiques (perception, catégorisation, raisonnement).⁶

Ce travail refuse à la fois l'idée d'une autonomie radicale de la langue, familière à certaines branches du structuralisme et qui a trouvé un écho dans le *linguistic turn*, et une conception ultra-référentialiste et cognitiviste, où la langue n'est qu'une mince pellicule, champ de manifestation et d'enregistrement de forces

⁵ On citera deux exemples de recherches récentes, qui, tout en relevant de problématiques différentes, conduisent à repenser le rapport entre code et mécanismes indépendants de la langue dans les processus d'interprétation. Dans la nouvelle version de la théorie de l'argumentation dans la langue développée par Carel et Ducrot (cf. Carel 1992, 1994, Ducrot 1994, 1998 et Carel et Ducrot 1999) les auteurs abandonnent la notion de *topos* afin de rendre compte du sens des enchaînements en discours par le seul recours aux discours que ces enchaînements permettent de supporter. Ils éliminent ainsi de leur théorie toute référence à des connaissances extralinguistiques en cherchant à mener à terme un projet purement structuraliste. L'approche modulaire adoptée par Nølke (cf. Nølke 1994) pour envisager les différents paramètres qui interviennent dans la construction du sens de l'énoncé donne au code une place prépondérante en cherchant à intégrer au sein d'un même système l'ensemble des indices linguistiques qui contribuent à l'interprétation.

⁶ Les travaux récents de Charolles et Combettes (cf. Charolles et Combettes 1999) fournissent un exemple intéressant de la remise en cause d'une division nette entre code et processus non linguistique en mettant en relief les processus cognitifs qui interviennent dans l'interprétation d'unités inférieures à la phrase. Cette intrusion du cognitif dans les unités qui relèvent de la langue force à repenser comme un *artefact* la frontière imperméable entre phrase et discours, établie suite aux travaux de Benveniste (cf. Benveniste 1974) et remise au goût du jour par les travaux de Reboul et Moeschler (cf. Reboul et Moeschler 1998).

qui la dépassent. Plutôt que d'un *objet-langue*, qui évoque fâcheusement la réification structuraliste, je parlerai donc d'une *dimension-langue*, comme composante incontournable du phénomène, plus global, de l'interprétation. C'est aussi la raison pour laquelle je préfère le terme de « code » à celui de « système », qui évoque une organisation close. Le mot de « code » renvoie à l'idée que les faits de langue sont socialement marqués comme partagés⁷ (ils ne constituent pas un langage « privé », en termes Wittgensteiniens).

L'étude que je propose sur les connecteurs s'inscrit dans ce ré-équilibre où le code linguistique se voit restituer de l'épaisseur. Pour dire les choses platement, il y a lieu d'étudier le code parce qu'il est infiniment plus compliqué qu'on ne le pensait, et il y a lieu d'étudier ce qui, dans le code, pèse sur la construction de l'interprétation, c'est-à-dire la prédication et la connexion.

Bien que, de par leur nature propre, les connecteurs soient la trace privilégiée des processus inférentiels, au lieu de fonder leur étude sur les types de raisonnement qu'ils mobilisent, je la fonde sur les contraintes qu'ils exercent en langue sur les suites linguistiques qu'ils articulent. La perspective doublement comparative qui caractérise mon approche est une conséquence de ce choix : elle permet de dégager ces contraintes sur la base d'une différenciation entre relations de discours marquées lexicalement et non marquées et sur la base d'une différenciation entre connecteurs d'une même famille. La subtilité des divergences que font apparaître ces analyses montre que l'objet connecteur ne peut être réduit à une simple entrée sur le raisonnement.

En guise de préambule aux analyses, nous allons voir comment se manifeste l'épaisseur du code que fait ressortir la sémantique des connecteurs. En plus des contrastes fondés sur la disparité entre les relations désignées par des marqueurs lexicaux et celles sans marqueur que l'on examinera sous le point (i) et de ceux fondés sur la variation entre les marques de connexion *cf.* (ii), il y a

⁷ Et non pas « obligatoires ». En n'observant pas un code, on ne viole pas une norme. On crée un effet qui, rapporté à un contexte et à un vouloir dire, peut être perçu comme inutile, inadéquat ou au contraire plus efficace que celui des formes de base proposées par le code.

aussi ceux fondés sur la variation dans les connexions mêmes entre les différentes langues (iii).⁸

Nous fonderons en partie nos observations sur un discours philosophique riche en marques de connexion. Il s'agit de l'extrait de Leibniz retranscrit ci-après.

Si l'âme est la maîtresse chez soi (dit M. Bayle, p. 753) elle n'a qu'à vouloir, et aussitôt ce chagrin et cette peine qui accompagnent la victoire sur les passions, s'évanouiront. Pour cet effet, il suffirait à son avis de donner de l'indifférence pour les objets des passions (p. 758). Pourquoi donc les hommes ne se donnent-ils pas cette indifférence (dit-il) s'ils sont les maîtres chez eux ? Mais cette objection est justement comme si je demandais pourquoi un père de famille ne se donne pas de l'or, quand il en a besoin ? Il peut en acquérir, mais par adresse, et non pas comme du temps des fées, ou du roi Midas, par un simple commandement de la volonté, ou par un attouchement. Il ne suffirait pas d'être le maître chez soi, il faudrait être le maître de toutes les choses, pour se donner tout ce que l'on veut, car on ne trouve pas tout chez soi. En travaillant aussi sur soi, il faut faire comme en travaillant sur autre chose : il faut connaître la constitution et les qualités de son objet et y accommoder ses opérations. Ce n'est donc pas en un moment, et par un simple acte de la volonté, qu'on se corrige, et qu'on acquiert une meilleure volonté.

Leibniz, « Le Pouvoir de l'âme », Théodicée, §§ 327-328.

(i) La spécificité du linguistique pour l'accès à la signification des relations de discours signalées par les connecteurs est visible par l'irréductibilité de telles relations à des relations de cohérence.⁹

A partir de la tradition rhétorique, Van Dijk, dans les années soixante dix, avec le fameux ouvrage *Text and Context*¹⁰, fut le premier à montrer que ce qui fait la cohérence d'un discours, c'est la possibilité de construire des relations de deux types, qu'il qualifie de relations internes et externes. Les relations internes s'ancrent sur les liens entre les actes illocutoires véhiculés par les énoncés d'un texte. Les relations externes s'ancrent sur les liens entre les événements, les faits du monde décrits dans ces énoncés.

⁸ Ces contrastes inter-langues ont fait l'objet d'une étude en soi à propos des connecteurs de reformulation du français et de l'italien (*cf.* Rossari 1994). Nous y faisons allusion sans les prendre en compte dans cette étude.

⁹ Par *relations de cohérence* il faut entendre conformément à (Van Dijk 1977) les relations caractérisées sur la base de critères cognitifs qui assurent l'effet de cohérence qui fonde la notion même de discours : un discours non cohérent est un non discours.

¹⁰ *Cf.* (Van Dijk 1977).

La relation de cohérence explicitée par *mais*¹¹ dans l'extrait du discours de Leibniz est un exemple de relation interne : l'opposition se greffe sur le statut illocutoire d'objection de l'énoncé de gauche. La relation explicitée par *car* peut être en revanche assimilée à une relation de type externe, étant donné que les faits mêmes décrits dans les énoncés sont reliés causalement. Très schématiquement, cela correspond à une relation entre les deux faits que l'on peut extraire des énoncés : *la cause du fait que l'on ne peut être le maître de toutes les choses est le fait que l'on ne trouve pas tout chez soi.*

Depuis une dizaine d'années, des travaux à cheval entre la psychologie cognitive et la linguistique pragmatique se sont attelés à modéliser ces relations de cohérence. Les deux courants qui caractérisent ces travaux retrouvent la problématique de la part du linguistique et du cognitif pour l'accès à l'interprétation.¹² En effet, à un courant qui propose une modélisation fondée *stricto sensu* sur les capacités des sujets à décoder des relations de cohérence basées sur des primitives cognitives telles que la relation causale vs. non causale, (cf. Sanders 1992) s'oppose un courant plus récent qui se fonde sur les signes linguistiques utilisés pour signifier ces relations, afin de modéliser le système des relations de cohérence (cf. Knott 1998).

Toutefois ces deux courants ont un point commun fondamental : les connecteurs y sont toujours considérés comme des indices linguistiques permettant d'explicitier des relations de cohérence. Ils sont donc en quelque sorte les calques des relations de cohérence. Par exemple, si dans un discours, une relation de cohérence d'un certain type est identifiable sans connecteur et si elle peut être explicitée par un connecteur donné, la relation exprimée avec le connecteur sera considérée comme une variante équivalente de la relation exprimée sans connecteur. Ainsi, dans l'extrait de Leibniz, la relation de cohérence qui s'établit entre ces deux segments de texte,

Si l'âme est la maîtresse chez soi elle n'a qu'à vouloir, et aussitôt ce chagrin et cette peine qui accompagnent la victoire sur les pas-

11 Pour simplifier nous admettons provisoirement que les connecteurs sont susceptibles d'explicitier des relations de cohérence, mais l'ensemble de notre étude vise justement à montrer que le rapport entre connecteurs et relations de cohérence est beaucoup plus complexe que cela.

12 Cette problématique sera développée dans le chapitre 1.

sions, s'évanouiront. Pour cet effet, il suffirait à son avis de donner de l'indifférence pour les objets des passions. Pourquoi donc les hommes ne se donnent-ils pas cette indifférence (dit-il) s'ils sont les maîtres chez eux ?

reste fondamentalement du même type dans sa variante sans marqueur.

Si l'âme est la maîtresse chez soi elle n'a qu'à vouloir, et aussitôt ce chagrin et cette peine qui accompagnent la victoire sur les passions, s'évanouiront. Pour cet effet, il suffirait à son avis de donner de l'indifférence pour les objets des passions. Pourquoi les hommes ne se donnent-ils pas cette indifférence (dit-il) s'ils sont les maîtres chez eux ?

La position représentée par les chercheurs mentionnés n'est pas *a priori* une aberration théorique : on perçoit bien le même type de relation dans les deux variantes, à la différence des cas où l'on substitue au marqueur un autre censé indiquer le même type de relation, comme on le verra sous (ii).

Toutefois, on peut construire des discours qui nous obligent à affiner la relation du « linguistique » au « cognitif ». Ces discours montrent que, même dans un cas comme le précédent, la relation marquée ne peut aucunement être considérée comme un équivalent « explicite » de la relation non marquée. Je me limiterai dans cet avant-propos à présenter les principales motivations empiriques de ce *distinguo*.

Les relations marquées et non marquées n'ont en fait pas les mêmes assises. Les relations de cohérence non marquées peuvent se suffire de liens exclusivement internes (illocutoires ou énonciatifs). Malgré ce que l'on a en général admis dans la littérature sur les connecteurs, les relations marquées ne se suffisent jamais de liens exclusivement internes. Les faits les plus probants concernent les relations de cohérence définies comme des « causes pragmatiques », à savoir les cas où c'est un acte illocutoire ou énonciatif qui peut être considéré comme étant la cause d'un autre. Ces relations sont, bien entendu, explicitables par des connecteurs, comme *donc*, *puisque* et même *parce que* dans certains emplois oraux. Nous limiterons l'illustration au cas de *donc*.

Les discours A et B sont des exemples de ce type de relation, B étant la variante marquée du discours A.

Discours A

Je n'ai plus reçu de courrier depuis trois jours. (=X) Est-ce que les postes seraient encore en grève ? (=Y)

Discours B

*Je n'ai plus reçu de courrier depuis trois jours. Est-ce que les postes seraient **donc** encore en grève ?*

Dans ces deux discours, la relation de cohérence s'ancre sur les actes illocutoires relatifs aux énoncés X et Y : l'assertion réalisée en X motive la question réalisée en Y. Dans la terminologie adoptée pour définir les relations de cohérence, il s'agit d'une cause pragmatique. Si on se limite aux discours A et B, on a effectivement l'impression que les connecteurs sont de simples indicateurs des relations de cohérence.

Dans les discours C et D, la version D (avec connecteur) est difficile à interpréter.

Discours C

Je n'ai plus vu les nouvelles à la télévision depuis plusieurs jours. (=X) Est-ce que la grève à la SNCF se poursuivrait encore aujourd'hui ? (=Y)

Discours D

*?? Je n'ai plus vu les nouvelles à la télévision depuis plusieurs jours. Est-ce que la grève à la SNCF se poursuivrait **donc** encore aujourd'hui ?*

De nombreux locuteurs trouveront effectivement le discours D moins clair que les discours A, B ou C. Force est de constater pourtant que la relation de cohérence qui unit les deux énoncés du discours est du même type que celle du discours A ou B : l'assertion de X motive la question réalisée en Y au même titre que l'assertion dans le discours A motivait la question. Par ailleurs, rien dans la forme de la question dans le discours D ne peut être considéré comme une source d'incompatibilité avec *donc* dans la mesure où elle est identique à celle du discours B. Ce qui change, c'est la relation de contenu entre X et Y. Dans les discours A et B, le contenu de X et en relation avec celui de Y : le fait que le locuteur n'a plus reçu de courrier peut être considéré comme un signe de la poursuite potentielle de la grève des postes. Tandis que dans les discours C et D aucune relation de contenu n'est envisageable entre X et Y : le fait que le locuteur n'a pas vu la télé

depuis plusieurs jours ne peut être considéré comme un signe de la poursuite potentielle de la grève à la SNCF.

C'est à l'analyse de ce type de différence que sera consacrée la majeure partie de notre étude.

(ii) On sait qu'il existe en langue une pluralité de formes pour exprimer une relation entre des représentations, formulable conceptuellement par des termes tels que l'opposition, la cause, la conséquence, l'équivalence. Face à cette diversité, deux attitudes théoriques peuvent être adoptées. Soit on considère les différences entre ces formes comme insignifiantes, en les reléguant à des manifestations de l'ordre de la connotation par opposition à la dénotation, telles que des variations de registres, de style, de ton, bref de tout ce que recouvre l'expression de « langue affective » chez Bally. Dans ce cas, ces variations ne sauraient constituer des facteurs pertinents pour la description du code même. Soit on les considère comme une manifestation des différences établies par le code et, dans ce dernier cas, le concept général auquel elles renvoient devient secondaire, leur compréhension intime passant par un jeu de différenciations au sein du code même.

L'adoption de la seconde attitude est motivée par le fait que ces formes ne représentent jamais des « variantes libres » pour emprunter un concept à la phonologie structurale de Troubetzkoy. En effet, si certaines réalisations phonétiques sont assimilables à des variations idiosyncrasiques du même phonème, comme la distinction entre le /r/ standard et le /r/ qui, dans certaines régions de France, est roulé, les différences entre les marques exprimant conceptuellement une conséquence ou une opposition ne peuvent être réduites à des idiosyncrasies rhétoriques, car leur emploi est déterminé par des contraintes en langue, ce qui signifie des divergences fonctionnelles internes au code.

Le discours philosophique est un excellent exemple de la manière dont le raisonnement se déploie (ou feint de se déployer) dans le discours. Il est en général particulièrement riche en marques de relations entre les différentes représentations qui y sont véhiculées. Ces marques, tout en servant de guides pour le cheminement du raisonnement du scripteur, sont aussi porteuses de signification, signification dont on ne peut rendre compte si on se base uniquement sur les parcours cognitifs qu'elles déclenchent en tant que procédures à suivre pour parvenir à l'interprétation, à moins, naturellement, de supposer que la marque commande le

parcours, ce qui revient à admettre que le code pilote les opérations cognitives.¹³

Pour mettre à l'épreuve les incidences de la signification des marques sur le sens du discours, substituons aux marques sélectionnées par le scripteur dans notre extrait de discours philosophique d'autres marques partageant les mêmes assises conceptuelles.

Discours modifié

Si l'âme est la maîtresse chez soi (dit M. Bayle, p. 753) elle n'a qu'à vouloir, et aussitôt ce chagrin et cette peine qui accompagnent la victoire sur les passions, s'évanouiront. Pour cet effet, il suffirait à son avis de donner de l'indifférence pour les objets des passions (p. 758). Pourquoi donc les hommes ne se donnent-ils pas cette indifférence (dit-il) s'ils sont les maîtres chez eux ? **Pourtant** cette objection est justement comme si je demandais pourquoi un père de famille ne se donne pas de l'or, quand il en a besoin ? Il peut en acquérir, mais par adresse, et non pas comme du temps des fées, ou du roi Midas, par un simple commandement de la volonté, ou par un attouchement. Il ne suffirait pas d'être le maître chez soi, il faudrait être le maître de toutes les choses, pour se donner tout ce que l'on veut, **parce qu'**on ne trouve pas tout chez soi. En travaillant aussi sur soi, il faut faire comme en travaillant sur autre chose : il faut connaître la constitution et les qualités de son objet et y accommoder ses opérations. Ce n'est **du coup** pas en un moment, et par un simple acte de la volonté, qu'on se corrige, et qu'on acquiert une meilleure volonté.

Les modifications altèrent profondément l'interprétabilité du texte.

La première substitution a des répercussions sur l'intelligibilité du texte. L'expression du mouvement oppositif par *pourtant* au lieu de *mais* modifie profondément la relation tissée entre les deux représentations mises en opposition. L'opposition signifiée par *mais* concerne le statut rhétorique de la question en tant qu'objection faite par l'auteur à sa pensée propre. Elle remet en cause la pertinence que cette objection peut avoir pour la problématique. Le contenu même de l'énoncé n'est pas directement affecté par cette opposition. La modification avec *pourtant* provoque du brouillage, car on ne perçoit plus les enjeux de

¹³ Il est intéressant de remarquer que la théorie de la pertinence (Sperber et Wilson 1989), pourtant fort en faveur d'une conception pragmatique traditionnelle (peu de code et beaucoup de traitement inférentiel) se trouve réexaminée de l'intérieur par certains travaux récents, qui veulent redonner au lexique un rôle central dans la construction de l'interprétation (cf. Luscher, 1998).

l'opposition. Intuitivement, *pourtant* semble forcer une lecture propositionnelle de l'opposition, lecture qui ne trouve pas de point d'ancrage dans le contenu même des énoncés mis en relation par le connecteur.

La deuxième substitution modifie la perception du contenu de l'énoncé qualifié par le connecteur. Le mouvement argumentatif est celui de la justification : le scripteur cherche à asseoir la remise en cause de la pertinence de l'objection faite par l'auteur qu'il cite. En introduisant cette justification avec *car*, il présente le contenu de la justification comme ne constituant pas, pour le destinataire, une information nécessairement absente de son arrière-plan cognitif. En l'introduisant par *parce que*, il la présente comme ne faisant pas forcément partie de l'arrière-plan cognitif du destinataire, ce qui, vu le caractère générique de l'assertion, paraît incongru.

La troisième substitution, indépendamment de la question du registre, modifie la relation même. *Donc* introduit une conclusion sous forme de synthèse. Le fait de remplacer *donc* par un autre marqueur susceptible également d'exprimer un mouvement conclusif annule le caractère de synthèse que *donc* donne à la conclusion. Cela induit un effet d'incongruité par rapport au contenu, qui, à lui tout seul, synthétisait la pensée développée au cours du paragraphe.

Chacune de ces modifications est potentiellement source de confusion parce qu'elle touche à la substance même du discours en ayant des incidences sur l'intelligibilité du texte.¹⁴ Les phénomènes de variation induits par ces substitutions ne sont donc pas d'ordre cosmétique ; ils touchent au contraire à l'organisation profonde du discours.

Le chapitre 4 de notre étude sera consacré à l'analyse des traits distinctifs de connecteurs quasi-synonymes.

(iii) Les faits de variation entre langues sont un des enjeux fondateurs des théories en sciences humaines. La philosophie s'est appropriée cette problématique dès les origines. Les Stoïciens, dans la théorie des incorporels,¹⁵ s'interrogent sur le fait qu'un même objet est signifié par tel ou tel mot. Bien que les Barbares entendent les mêmes entités sonores et connaissent les mêmes

¹⁴ Nous reprenons la distinction *texte vs. discours* de (Ricoeur 1986) : le texte comme entité formelle de la langue, le discours comme entité pragmatique de l'action verbale.

¹⁵ (Bréhier 1987).

objets, observent-ils, ils ne font pas la même association que les Grecs entre l'objet et le son, et c'est pour ça que la langue grecque leur est obscure. C'est au cœur de cette « association », dite « exprimable », que réside le mystère de la variation. La linguistique en a fait le pôle phare de ses grandes théories, qui se sont toutes construites autour de questions telles que les universaux sémantiques, la part de l'inné et de l'acquis dans l'apprentissage des langues naturelles. Le facteur culturel est utilisé aussi bien par la linguistique que par la philosophie pour expliquer l'origine de ces variations : les différences entre cultures étant considérées comme induisant naturellement des différences entre modes de représentation des objets du monde.

La question de la variation ne s'est en revanche jamais posée par rapport aux relations entre les représentations, en l'occurrence celles désignées par les connecteurs. Elle présente une double difficulté. Il est envisageable de subordonner des variations linguistiques fortes à des faits de culture, mais il est plus difficile d'expliquer de la même manière des variations fines et précises, comme celles qu'illustrent les connecteurs, entre des cultures très proches. D'autre part, si on admet que les connecteurs ne sont que la trace cognitive du raisonnement humain, comment, compte tenu du fait que les individus ont des capacités cognitives identiques, et que, dans ce cadre, la signification des marques de connexion ne peut être déterminée que par l'identification du type de raisonnement qu'elles reflètent, comment rendre compte de la disparité sensible que l'on observe entre langues, parfois très proches structurellement et formellement ?

Cette question recouvre en fait deux problèmes, l'un concret, l'autre théorique. Le problème concret est celui du type de caractérisation sémantique que l'on peut proposer dans ce cadre. Comment accéder à la spécificité d'une relation marquée par un connecteur, qui n'a rigoureusement aucun équivalent dans une autre langue, comme par exemple *du coup* pour le français ? Le problème théorique a trait aux conséquences qu'il faut tirer de ce non-ajustement entre langues par rapport aux types de raisonnement que les connecteurs permettent de manifester.

Dans ces conditions, on ne voit pas comment éviter l'idée que ces signes ont une épaisseur sémantique qui ne peut être capturée par des processus de raisonnement dont ils sont la trace.

Les observations que l'on peut tirer des extraits de discours authentiques et construits montrent que les phénomènes de variation tant interne qu'externe à une langue rendent le sens des connecteurs non réductible à des mécanismes cognitifs généraux tels que le raisonnement, l'inférence ou les relations de cohérence. L'approche sémantique que je revendique pour capturer leur valeur profonde n'est qu'une conséquence de la spécificité du linguistique sur le cognitif.

L'orientation que prendra cette recherche est déterminée par cet état de fait. Il s'agit de repenser les phénomènes d'articulation discursive en fonction du code. Cela induit la prise en compte simultanée de deux objets d'étude. Tout en traitant de la question des relations de discours, il faut aborder celle de la représentation des propriétés sémantiques des vecteurs de ces relations. On est donc conduit à adopter conjointement une perspective d'analyse du discours et de sémantique lexicale, ce qui suppose l'association de deux domaines que la tradition a toujours considérés comme disjoints. Comme mentionné initialement, l'analyse des connecteurs, et ce aussi bien dans la tradition francophone qu'anglo-saxonne, a en effet systématiquement été appréhendée comme ressortissant au domaine de la pragmatique, à savoir de ce qui touche au discours et non à la langue en tant que code dont les contraintes sont formulables explicitement. En témoignent les ouvrages qui y sont consacrés et les étiquettes utilisées pour désigner ces marqueurs. Le terme utilisé dans la littérature francophone est celui de *connecteurs pragmatiques* et celui utilisé dans la littérature anglo-saxonne est *discourse markers*¹⁶. Les descriptions proposées dans un des ouvrages pionniers en la matière, *Les mots du discours*¹⁷, sont utilisées par des travaux qui s'intéressent surtout à la structure du discours. Par exemple, dans les travaux de l'École de Genève¹⁸, qui occupent une place importante en analyse du discours, les connecteurs jouent un rôle central : ils sont classés d'après leur fonction discursive, ce qui indique qu'ils sont surtout conçus comme des manifestations de la structure du discours.

Le traitement des connecteurs à la fois en tant qu'entités lexicales à part entière et en tant qu'indices permettant l'accès au sens

16 (Schiffrin 1987).

17 (Ducrot *et al.* 1980).

18 (Roulet *et al.* 1985).

des relations de discours nécessite une réflexion tant sur les représentations que l'on peut associer aux relations de discours que sur celles qui expriment la spécificité sémantique de chaque connecteur.

L'orientation de cette recherche est déterminée par ce double enjeu. De manière très synthétique, il est question de concevoir une description qui permette de saisir ce que l'épaisseur sémantique du code apporte aux relations de discours. Par ailleurs, la poursuite de la réflexion sur les moyens de caractériser sémantiquement les connecteurs est indispensable à cette description. Il faut donc se forger des outils qui capturent les contraintes linguistiques de ces marqueurs et qui reflètent différents degrés de généralisation. Concrètement, il faut par exemple pouvoir différencier *du coup* de *donc*, mais aussi cerner ce qui permet de les rassembler dans une même classe, et de distinguer cette classe d'autres groupes de connecteurs.

L'articulation entre les propriétés des connecteurs et l'interprétation des discours est un phénomène extrêmement flexible et délicat. Pour développer des outils d'analyse appropriés, il faut tenir compte de la continuelle mobilité du discours et de son étayage par des normes culturelles et des schémas d'inférence. Cela conduit à une conception de l'interprétation qui met l'accent sur le sens comme *opération* plutôt que comme *contenu*. Elle amène à distinguer au moins deux grandes catégories d'opérations, celles qui ajoutent de l'information dans un contexte et celles qui conduisent à le réexaminer. Cette distinction correspond assez naturellement à la partition entre certaines familles de connecteurs, notamment, celle des connecteurs de conséquence ou de justification d'une part et celle des connecteurs de reformulation d'autre part. L'alliance entre lexique et discours trouve, dans cette démarche fondée sur les opérations, une assise concrète. Ces deux catégories d'opération seront analysées dans les chapitres centraux (chap. 2 et chap. 3) de cette étude.

Chapitre I

*Les relations de discours et les connecteurs : un aperçu des différentes approches*¹⁹

1.1. Les relations de discours et les approches conceptuelle, fonctionnelle et lexicale

Les rapports entre le sens des relations de discours et les connecteurs pragmatiques sont conçus de manière très différente, selon la caractérisation des relations de discours. On peut dire, en schématisant, que les travaux en analyse du discours abordent cette question selon trois points de vue, que l'on qualifiera de *conceptuel*, de *fonctionnel* et de *lexical*. Le point de vue conceptuel définit les relations de discours en se fondant essentiellement sur l'interprétation du concept qui supporte la relation entre les énoncés et considère les marqueurs comme des vecteurs explicites de ces concepts.²⁰ Le point de vue fonctionnel se base sur les relations de dépendance entre unités de discours pour leur assigner une fonction qui spécifie la relation. Le point de vue lexical aborde la question des relations de discours par le biais des marques lexicales qui sont susceptibles de les signaler. C'est l'étude du fonctionnement sémantico-pragmatique des connecteurs qui conduit à la question du sens des relations de discours. Le type de

19 Ce chapitre a fait l'objet d'un article dans (Rossari 1999). Un certain nombre de modifications ont été apportées, notamment dans la section 1.2.

20 Différentes orientations de ce point de vue sont présentées dans (Bateman et Rondhuis 1997) que nous reprenons ci-dessous.